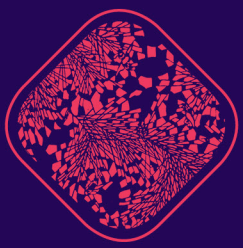
Céline Curiol

À VUE DE NEZ



ESSENCES

ACTES SUD

ESSENCES

ACTES SUD

Quand on essaie de reconnaître des odeurs, on se perd dans le vaste monde du passé que chacun porte en soi.

Yôko Ogawa

Le parfum éveille la pensée, il convoque les images de nos vies, il stimule le désir et délie la mémoire. "Essences" est une collection à travers laquelle se dévoilent de multiples imaginaires. Du récit au poème, de l'essai à la fiction elle deviendra miroir du temps, partition de l'effroi, de l'absence, du bonheur ou de l'éphémère, évocation des lointains ou des voyages perdus.

À VUE DE NEZ

Au hasard, j'ai parcouru des villes pour m'y perdre à moitié. Ces villes étaient parfois si éloignées les unes des autres d'un point de vue géographique, entretenaient si peu de ressemblances, qu'il paraissait étonnant que chacune puisse évoquer les autres. Toutefois, il arrivait souvent qu'en traversant l'une d'elles, me reviennent en mémoire, par intermittence, des promenades qui s'étaient déroulées ailleurs. Il semblait qu'au travers d'irréductibles interstices se dissipaient les perceptions de l'endroit où je me trouvais, remplacées, quelques pas plus loin, par les images que je gardais d'autres cités.

Pour Essences, *Céline Curiol interroge son Oublieuse mémoire, retrouve ce que ses souvenirs ont capturé d'odeurs, de parfums familiers ou lointains, ces résonances secrètes, correspondances sensibles, troublantes alliances qui soudain nous transportent, ailleurs.*

CÉLINE CURIOL

DU MÊME AUTEUR

VOIX SANS ISSUE, Actes Sud, 2005 ; Babel n° 782.
PERMISSION, Actes Sud, 2007 ; Babel n° 1002.
ROUTE ROUGE, Vagabonde, 2007.
EXIL INTERMÉDIAIRE, Actes Sud, 2009 ; Babel n° 1125.
L'ARDEUR DES PIERRES, Actes Sud, 2012.

© ACTES SUD, 2013
ISBN 978-2-330-02830-5

Celine Curiol

À vue de nez

ESSENCES
ACTES SUD

Les cinq parties de ce livre sont à absorber dans l'ordre qui conviendra au lecteur

Errances 11
Déclinaisons 27
Mémoire chimique 49
Composition 95
Dérobade 127

Un mélange d'odeurs n'est pas la somme de ses composants : il se comporte comme une odeur nouvelle.

ERRANCES

Au hasard, j'ai parcouru des villes pour m'y perdre à moitié. Ces villes étaient parfois si éloignées les unes des autres d'un point de vue géographique, entretenaient si peu de ressemblances, qu'il paraissait étonnant que chacune puisse évoquer les autres. Toutefois, il arrivait souvent qu'en traversant l'une d'elles, me reviennent en mémoire, par intermittence, des promenades qui s'étaient déroulées ailleurs. Il semblait qu'au travers d'irréductibles interstices se dissipaient les perceptions de l'endroit où je me trouvais, remplacées, quelques pas plus loin, par les images que je gardais d'autres villes. J'en conclus que j'étais capable de ne concevoir, en pensée, qu'une ville unique, composées des souvenirs de toutes celles que j'avais visitées. Cette ville unique tenait tout entière sur un même plan mental. Mais pour en explorer de nouveaux quartiers, je devais repartir à des centaines de kilomètres.

Quelque part dans Paris étaient cachés des arrondissements de Lyon au centre desquels s'étendaient des quartiers entiers de Buenos Aires dont les rues conduisaient en se démultipliant aux avenues de New York qui bifurquaient vers plusieurs voisinages à la périphérie de Kyoto. Cette ville unique cartographiée par mon cerveau m'était indissociable ; c'était une ville portable, ma ville mondiale, qui n'attendait que la découverte d'un endroit neuf pour s'agrandir.

J'ai parcouru des rues sans jamais songer à en compter le nombre. Plusieurs centaines sans doute – cinq cents ? –, des rues aux tracés fort rectilignes, courbes, obliques, dont le principal point commun était d'être bordées de bâtiments, en plus ou moins bon état, tous conçus et érigés par des hommes. Des rues avec et sans arbres, avec et sans trottoirs, avec et sans feux de circulation. Des rues vides, où il paraissait merveilleux d'avancer seule – une rue de Buenos Aires empruntée tous les jours durant le mois de mai 2006, où je n'ai pas une seule fois croisé quelqu'un – ou si terriblement désertes que ma présence y sembla une bouleversante aberration – Broadway, New York, descendue le matin du 12 septembre 2001. D'autres rues où il fallait zigzaguer entre de nombreux groupes pour avancer – rue du Temple, Paris, un samedi de l'été 2010 – ou si bondées qu'il fallait suivre le

sillage d'un autre pour parcourir la moindre distance – 6e Avenue, New York, mars 2003, manifestations contre la guerre en Irak.

Dans ces rues étaient régulièrement abandonnées toutes sortes d'objets : chaises percées, tables bancales et vieux matelas, livres, emballages éventrés, manches à balai, chaussures sans paire, livres et postes de télévision, informes tissus, gants, toiles, cartons et cahiers, et même une fois le large globe d'un lampadaire, et même une fois un anneau en or. Abandonnés ou perdus, ces objets restaient à la disposition de celui ou celle que la surprise incitait à réinventer pour eux un usage.

Dans ces rues circulaient d'autres gens dont mes yeux voyaient les visages – des dizaines, des centaines, des milliers ? combien de gens vus au cours d'une vie ? –, des visages lus et enregistrés en quelques secondes, peut-être davantage s'ils rappelaient quelqu'un, des visages de toutes sortes dont la principale caractéristique était peut-être de posséder des excroissances, creux et replis du même type. Lesquels de tous ces visages ai-je conservés en mémoire, je l'ignore… Ceux qui venaient s'ajouter à une chaîne de visages déjà mémorisés, liés par certains points communs comme des lampions sur une guirlande ? Et combien ai-je eu l'occasion de voir une seconde fois, dans une autre rue de la même ville, dans une autre ville, sans les reconnaître ?

Je me rappelle de cette fille identifiée instantanément sur un trottoir bondé de la 5e Avenue à New York. Au lycée dans la même classe puis dix ans plus tard, alors que jamais plus je n'avais pensé à elle, son visage émergea au milieu de tant d'autres défilant sur l'avenue gigantesque, une apparition suivie d'un reflux d'images du temps où nous passions des heures assises ensemble dans une salle de classe. Et ce type, qui effectuait ses études supérieures dans le même établissement que moi, croisé régulièrement dans les couloirs sans que jamais nous n'échangions une parole, voilà que je me mis, quinze ans plus tard et pendant quelques mois, à le croiser partout, en différents lieux de Paris, moi le reconnaissant lui pas, ne disant rien puisqu'il était clair, tant ses apparitions irrationnelles semblaient le fruit d'une préméditation, que j'avais affaire à un esprit moqueur plutôt qu'à une vraie personne.

À ce jour, combien d'escaliers empruntés ? J'aimerais pouvoir les représenter tous, les uns prolongeant les autres, à la manière d'Escher, sur un grand dessin. Escaliers d'urgence accessibles par une porte dont souvent aucun employé ne connaissait l'existence ou l'emplacement ; escaliers historiques qu'il fallait grimper jusqu'à perdre souffle entre des murs pleins de crevasses pour parvenir au plus beau panorama sur la ville ou la